



# Critiques | Littérature

Avec un grand sens du détail, Anja Kampmann suit l'échappée tourmentée d'un ouvrier-foreur de l'industrie pétrolière, dans « La Montée des eaux »

## Absences en haute mer

NICOLAS WEILL

**E**couter le bruit du monde comme peut l'entendre un homme, saisi au milieu du chemin de la vie, appartenant à cette catégorie rejetée dans l'ombre qu'est la classe ouvrière. Voilà ce à quoi nous invite l'ambitieux et magnifique *Montée des eaux* de la poète et écrivaine allemande Anja Kampmann. On n'exagère pas en affirmant qu'avec ce premier roman, une écriture s'impose. Bien des éléments, trop souvent absents de la prose contemporaine, s'y retrouvent. Un lyrisme contenu, jamais grandiloquent ni lourd, un sens de la description minutieuse, du détail capable de renfermer un univers (« *Qu'avait été le Mexique ? Le lent passage d'un wagon de marchandise vide, le fracas métallique des roues sur les traverses* ») donnent un caractère initiatique à cette *road story* menée par un héros aux prénoms aussi variables que ses itinéraires à travers l'Europe (Wenzel, Waclaw, Watts), foreur pétrolier en rupture de ban, que les ressources en énergie fossile de plus en plus dispersées ont contraint à parcourir le globe en tous sens.

A 52 ans, Waclaw Groszak, « *grand échalas* » qui n'est pas sans rappeler, par sa rugosité, le personnage de Franz Biberkopf dans *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin (1929, Gallimard, 1970), au corps moulu par le travail harassant et dangereux des plates-formes off-shore, constate à son réveil la disparition de son collègue,

ami et sans doute amant, le Hongrois Matyas. Outré par le peu d'empressement de la compagnie

qui l'emploie à lancer des recherches, il rompt progressivement les amarres qui l'ont retenu dans ce non-lieu ancré dans l'Atlantique sur la côte marocaine, symbole d'une existence dont les décors privilégiés sont les salles d'attente d'aéroports, les autoroutes, les zones industrielles ou les pylônes. Il va revenir en vagabond vers le Nord, cherchant à remonter le cours du temps, en quête d'une vie plus authentique et libre. Ici, la liberté s'exprime moins comme la disposition d'un libre arbitre que par le hasard des rencontres.

En faisant redécouvrir à son protagoniste les paysages de la Ruhr industrielle, où son père mineur crachait du charbon, et ses terrils désormais à l'abandon, Anja Kampmann trace discrètement le tableau des promesses déçues de l'après-communisme, qui a jeté sur les routes tant de destins.

### Féerie de la sensation

Ainsi en va-t-il d'Irène, l'ex-Allemande de l'Est, échouée dans un port à Malte, tombée dans une forme de semi-prostitution ; ou de la sœur de Matyas, Patricia, fille d'un révolté de 1956, quasi abandonnée dans un hameau de la Puszta hongroise ; ou encore de Milena, la compagne polonaise de Waclaw, qui finit par ne plus pouvoir supporter ses absences en haute mer. Waclaw

croise, impuissant à les consoler, tous ces destins déglingués par une mondialisation aux frontières ouvertes mais qui, loin d'affranchir, a amoindri ou broyé ces êtres.

Le succès le plus éclatant du livre tient à la maîtrise d'un style poétique moderne, capable de capter tous les éléments qui composent notre espace de perception, sans

considérer qu'un feu rouge est moins « poétique » qu'un paysage alpin au crépuscule, façon comme une autre d'ébranler les hiérarchies. Comme chez les écrivains américains Dos Passos (1896-1970) ou Louis Zukofsky (1904-1978), tout détail est bon pour participer à la féerie de la sensation. La sueur des dos brisés par le labeur, les ponts

autoroutiers et le claquement des portières d'un vieux pick-up ne le cèdent en rien aux parfums de Tanger. Une image parmi ce foisonnement de méta-

phores résume ce vagabondage depuis le Sahara jusqu'à la mer du Nord : celle de la constellation du Chariot en forme de casserole qui permet de repérer l'étoile polaire. Waclaw se scandalise que ses bords n'enserrent que le vide. Mais l'alchimie à l'œuvre dans le récit parvient à métamorphoser ce vide en élan,



en légèreté et même en bonheur possible. ■

**LA MONTÉE DES EAUX**  
*(Wie hoch die Wasser steigen),*  
**d'Anja Kampmann,**  
*traduit de l'Allemand*  
**par Olivier Le Lay,**  
**Gallimard, « Du monde entier », 434 p., 23 €, numérique 17€.**

## EXTRAIT

*« Puis ce fut comme si une lame chauffée au rouge s'enfonçait entre ses omoplates, il resta figé là, parmi les copeaux de bois qui voletaient en tous sens autour de lui, et il vit l'oiseau prendre son essor, décrire une ample courbe au-dessus des terres grises qui sommeillaient encore. Rien qu'un oiseau filant vers les hauteurs avant de s'engager résolument dans une direction, aiguille sur deux heures, cap au sud, dans un ciel où la lumière avait des scintillements d'asphalte, où les feux de circulation traçaient sous les nuages une large bande orangée. Il restait là, égrenant entre ses doigts quelques grains de maïs encore, et ce fut la dernière fois qu'il posa les yeux sur l'oiseau. »*



GIBSON/CORBIS/PHOTONONSTOP